

Traduction et littérature, traduction de la littérature¹

MUGURAȘ CONSTANTINESCU

« Elle [la traduction] est mise en rapport, ou elle n'est rien. »

Antoine Berman (*L'épreuve de l'étranger* 16)

Résumé : *Cet article enquête sur la relation entre la traduction et la littérature, en se proposant d'établir la mesure dans laquelle l'histoire de la traduction et le criticisme appartiennent aux « disciplines pour la littérature ». En commençant avec l'appareil paratextuel de plusieurs traductions emblématiques (Flaubert, Maupassant, Proust), nous allons étudier les difficultés diverses posées par l'introduction des œuvres étrangères dans l'héritage littéraire roumain. La nécessité et, parfois, même l'urgence d'une retraduction montrent que la relation entre la retraduction et la littérature est dynamique et réciproque et elle s'adapte constamment aux changements et aux conditions nouvelles. L'histoire de la traduction et le criticisme sont les témoins de ce phénomène.*

Mots-clés : *littérature, retraduction, appareil paratextuel, histoire de la traduction, critique de la traduction*

Abstract: *This communication investigates the relationship between translation and literature, aiming to determine to what extent translation history and criticism belong to the “disciplines for literature.” Starting from the paratextual apparatus of several emblematic translations (Flaubert, Maupassant, Proust), we will study the various difficulties posed by the import of foreign works into the Romanian literary heritage. The necessity and, sometimes, even the emergency of a retranslation show that the relation between retranslation and literature is a dynamic and mutual one, constantly adapting to changes and new conditions. Translation history and criticism bear testimony to this phenomenon.*

Keywords: *literature, retranslation, paratextual apparatus, translation history, translation criticism*

Présentation générale

Notre communication se veut une réflexion sur la relation entre traduction et littérature pour voir dans quelle mesure l'histoire et la critique des traductions, construites autour de et sur la traduction, font partie des « disciplines pour la littérature ».

À notre époque, la perspective sur la traduction s'élargit, l'étude des traductions devient « un enjeu intellectuel majeur de notre temps » (Chevrel et Masson 7) et il se pose comme une évidence le problème d'« évaluer le rôle que les traductions occupent dans le patrimoine intellectuel d'une culture » (Chevrel et Masson 8).

« La traduction ensemence la culture et la littérature », dit Jean Delisle (37), l'un des grands historiens de la traduction de notre temps, en identifiant parmi les fonctions de la traduction celle d'être « façonneuse de culture » et, implicitement, de littérature et de langue, problème qui préoccupe durablement, comme nous allons le voir, les traducteurs, les gens de lettres et les éditeurs roumains.

Si vers le milieu du XIX^e siècle, en 1940, un homme de lettres d'un grand horizon culturel et en même temps politique, comme Kogălniceanu, affirme que les « traductions ne font pas littérature », « ne font pas texte », aurait dit Meschonnic, et exhorte les gens de lettres roumains à écrire des œuvres originales en roumain, un siècle plus tard la perspective a complètement changé et en 1945 une personnalité littéraire de la taille de Tudor Vianu s'inquiète sur la traduction tardive, par rapport à d'autres cultures, de la *Recherche* de Proust en roumain et la salue comme un grand événement.

De 1840 à 1945 on peut ainsi compter un siècle de réflexion sur la nécessité ou le danger de la traduction dans l'espace culturel roumain, réflexion qui dévoile également les idées des traducteurs sur leur faire traducteur. Comme dans la première moitié du siècle la littérature nationale était encore à ses débuts, les réactions contre des traductions envahissantes et faites sans discernement sont compréhensibles. On peut, néanmoins, saisir une évolution générale des mentalités dans ce sens, où l'idée de dialogue et d'échange interculturels est, de plus en plus souvent, associée à la traduction. À partir du milieu du XX^e siècle, il se pose déjà le problème des nouvelles traductions, adressées au public contemporain—versions nommées actuellement retraductions—pour les grandes œuvres de la littérature universelle. Toute une théorisation du phénomène de la retraduction est à signaler au XXI^e siècle, ayant pour but d'établir si toute nouvelle traduction pour une œuvre déjà traduite vers telle langue peut être considérée « retraduction » (Chevrel) ou ce nom revient seulement à une nouvelle traduction qui se propose d'améliorer la ou les précédentes.

En revenant au XIX^e siècle, la « peur » envers la traduction envahissante au détriment de la littérature originale, appelée, par une distorsion du terme, la « traductionnisme » de Kogălniceanu (Ballard 148 ; Lungu-Badea, « Traducționita lui Mihail Kogălniceanu »), visible dans le programme de *Dacia literară*, demande à être nuancée. Par ses diverses prises de position envers la traduction et même par ses gestes traductifs, si l'on n'oublie pas que, à ses heures perdues, le fervent homme politique prend du plaisir à traduire/adapter les aphorismes gastronomiques de Brillat-Savarin, Kogălniceanu refuse surtout et d'abord les traductions faciles, légères, les traductions d'auteur mineurs. Dans cet esprit de réserve envers trop de traductions et d'exigence envers leur qualité s'expriment aussi d'autres figures importantes de la littérature de l'époque, qui pratiquent d'ailleurs un bilinguisme d'écriture et même la traduction, comme V. Alecsandri, Alecu Russo, Costache Negruzzi et plus tard, Maiorescu. Un contrepoids important à cet apparent

refus de la traduction et à cette réserve envers des traductions « absurdes », comme les nomme Alecsandri, est constitué par le projet grandiose de Heliade Rădulescu sur une Bibliothèque Universelle (Malița), malheureusement, irréalisable à l'époque. Un appel ferme pour ce projet est lancé en 1846, mais il est précédé par des étapes préparatoires d'une certaine envergure qui montrent bien l'intérêt pour la traduction tout comme l'activité d'encouragement et de soutien de la traduction d'un George Barițiu (Telea), pour nous limiter à ces deux exemples bien connus.

Même si fugitivement, on voit déjà que la construction de la littérature nationale est inextricablement mêlée à une considérable activité de traduction, accompagnée par l'enrichissement et le développement de la langue à travers la traduction. On remarque dans la foulée une ouverture à de nouveaux genres littéraires, transportés souvent par des imitations et des localisations, autant de formes flexibles de la traduction. Les « imitations » de physiologies par Negruzzi et même par Kogălniceanu, les « localisations pour enfants » par Odobescu pourraient constituer des illustrations de la fonction « importatrice de genre » (Delisle 52), attribuée également à la traduction.

En partant de l'appareil paratextuel de quelques traductions emblématiques (Flaubert, Maupassant, Proust), où les voix du traducteur, du critique et de l'éditeur se font entendre et établissent des repères dans l'histoire et la critique des traductions, nous étudierons les diverses difficultés posées par l'insertion des œuvres étrangères dans un autre patrimoine littéraire. Ces difficultés tiennent souvent de l'évolution de la langue et de la littérature d'accueil, de l'horizon d'attente et du goût du public, auxquels on ajoute des contraintes éditoriales, idéologiques ou autres. Elles se déclinent différemment au cas de la traduction-introduction, de la traduction fragmentaire, ensuite de la traduction intégrale ou de la retraduction.

L'ordre d'analyse sera pour nous dicté par la parution des documents paratextuels, concernant d'abord *Bel-Ami* de Maupassant (1896), dévoilant la voix du traducteur Garabet Ibrăileanu, ensuite *À la recherche du temps perdu* de Proust (1945, 1987-2000), donnant accès à la voix du critique littéraire Tudor Vianu et plus tard à celle de la traductrice et traductologue Irina Mavrodin. Enfin les paratextes de deux versions pour *Madame Bovary* de Flaubert (2000, 2010) qui nous font entendre les voix des traducteurs et critiques des traductions Ioan Pânzaru et Florica Ciodaru-Courriol. Nous laisserons de côté, pour des raisons de démarche méthodologique, la position chronologique des auteurs et des œuvres dans l'histoire littéraire, car l'histoire des traductions révèle parfois des décalages surprenants entre la parution de l'original et sa/ses traductions vers une langue étrangère, en l'occurrence le roumain. Cela fait qu'un auteur comme Maupassant soit de beaucoup plus traduit chez nous au XIX^e que, par exemple, son maître, Flaubert. Un inventaire des traductions des deux auteurs à la fin du XIX^e siècle (traductions fragmentaires, en feuilleton et dans des périodiques, y compris) penchent nettement en faveur de Maupassant avec à peu près deux cents « traductions » contre une dizaine de versions roumaines de Flaubert (Lungu-Badea, *Repertoriul traducerilor românești* 147, 236-248).

L'appareil paratextuel sur la traduction, le traducteur et le traduire

Sur l'insuffisance de la langue et sur la stratégie des néologismes/emprunts

Nous nous intéressons, tout d'abord, à une préface de traducteur, celle qui accompagne la première traduction intégrale et en volume du roman *Bel-Ami* de Maupassant, due à Garabet Ibrăileanu (1871-1936), homme de lettres, critique littéraire et romancier lui-même.

Outre le topos de modestie que le traducteur roumain ne contourne pas, dans ses quelques lignes Ibrăileanu soulève le problème des termes manquants en roumain, s'inscrivant ainsi dans une longue série de traducteurs roumains qui par l'intermédiaire de leurs préfaces évoquent la même insuffisance de la langue. Le traducteur de Maupassant déplore notamment l'absence de néologismes et de mots nuancés, propres à une conversation de salon dans la langue roumaine. Il signale, en échange, le rapprochement des deux cultures et civilisations qui facilite la tâche du traducteur, un certain bilinguisme roumain-français dans le milieu mondain et, en bon professionnel, explique ses solutions. Dans ses « quelques mots sur la traduction » Ibrăileanu, qui signe avec le pseudonyme C. Vraja, passe en revue les qualités nécessaires à un traducteur (connaître bien les deux langues et avoir « un certain sens artistique »), tout en soulignant la nécessité d'avoir dans la langue traduisante les « mots pour les notions » à traduire. C'est l'occasion pour le traducteur de déplorer le manque des termes « pour des notions générales » et abstraites et celui des vocables raffinés, ambigus, à double sens, qui se prêtent bien à des jeux de mots. Parmi les stratégies adoptées devant cette situation problématique, le traducteur avoue avoir employé des néologismes comme « pardon » (plus adéquat dans le contexte que le correspondant roumain), emprunt à l'époque, devenu depuis terme courant.

On retient de cette préface d'Ibrăileanu que l'évolution de la langue littéraire, insuffisante par rapport aux subtilités du français, soulève des difficultés au traducteur qui sent le besoin d'en parler et d'argumenter certains de ces choix traductifs. La réflexion du traducteur s'élargit vers la question du genre à traduire, le roman. Il évoque à ce propos l'opinion de Xenopol sur l'absence du genre romanesque en Roumanie, explicable justement par une langue littéraire non encore assez raffinée pour ce genre. Comme pour Ibrăileanu l'expérience de traducteur précède celle de romancier, on peut dire que ponctuellement l'idée de la traduction comme importatrice de genre et façonneuse de littérature est pleinement justifiée. Quoique, vraisemblablement traducteur d'un seul livre, Ibrăileanu a ce qu'on pourrait appeler une « conscience » traductive, car dans ses quelques lignes il réussit à identifier plusieurs problèmes importants concernant la traduction et son rapport à la littérature qui l'accueille: un lexique insuffisamment développé, un genre non encore bien représenté, des stratégies de traduction allant vers l'emprunt et le néologisme, qui sont, à la fois, des solutions de développement de la langue d'accueil, également la proximité et les contacts des deux cultures, source et cible.

Sur la traduction-événement de la langue et de la culture, sur son orchestration et son rythme

Le problème de la langue à moduler pour qu'elle puisse exprimer une riche et subtile pensée se retrouve dans la préface à la traduction de Proust, préface signée non plus par un traducteur mais par un critique littéraire et esthéticien, notamment Tudor Vianu, qui commence par saluer la version roumaine de la *Recherche* comme un « grand événement » de la langue et de la littérature roumaine. Le critique évalue et apprécie le « travail habile » du traducteur Radu Cioculescu, qui essaie (« tentative diligente et téméraire ») d'amplifier et d'étendre les possibilités d'expression du roumain afin de le rendre capable « d'exprimer les représentations d'une fantaisie évocatrice et les nuances d'une pensée si subtile que tout le monde contemporain a reconnu, dans l'œuvre marquée par ces qualités, un phénomène d'une importance unique et décisive » (Vianu v ; notre traduction).

En lecteur averti de Proust, le critique Tudor Vianu identifie les difficultés à vaincre par le traducteur, car l'auteur de la *Recherche* travaille avec des « notations infinitésimales », intégrées dans de « vastes et complexes structures », avec des « amples polyphonies » (xv-xvi). À cela s'ajoute le fait qu'aucun écrivain roumain n'a jamais manié une « périodologie aussi complexe » que celle de Proust et que, par conséquent, Radu Cioculescu, le téméraire traducteur, mais heureusement aussi musicologue, n'a pas eu de modèle roumain à suivre.

À cinquante ans de distance par rapport à Ibrăileanu, Vianu signale d'autres difficultés de traduction, notamment les polyphonies et périodes complexes, porteuses d'une « pensée et d'une sensibilité si pénétrantes et délicates » (notre traduction) ; par cela il nous semble assez proche des idées exprimées plus tard par Meschonnic sur le rythme comme mouvement même de la pensée, principal enjeu de la traduction (2005: 10). Le critique et esthéticien roumain esquisse aussi une critique de la traduction, proposant un regard global sur la version roumaine commencée par Radu Cioculescu et malheureusement non achevée, en évaluant le « travail minutieux et précis » (*ibidem*) de ce dernier, le conduisant à de bonnes équivalences. Le critique apprécie surtout chez le traducteur la résistance à la tentation de la segmentation et de la simplification du texte proustien, le fait de n'avoir rien sacrifié de sa « riche et fastueuse orchestration » (*ibidem*). Il admire la finesse et l'adresse du traducteur qui a eu le savoir-faire d'éviter le calque et la version artificieuse, en réussissant à préserver partout les « grâces et finesses de l'original », par un travail appliqué, enthousiaste et dévoué, mené pendant de longues années.

Nous retenons de cette esquisse de critique des traductions, faite par un historien, théoricien et critique littéraire, la perspective macro-textuelle, l'évaluation du projet de traduction (diligent et téméraire), la place décisive accordée au rythme (riche orchestration) et également au portrait du traducteur (enthousiaste et dévoué), dévouement total mais non encore parachevé à l'époque, car le traducteur et musicologue va finir sa vie en 1961 dans une prison communiste, en travaillant justement à la traduction de Proust.

L'importance de l'orchestration et du rythme se voit aussi dans les paroles du premier traducteur en date de Proust (1924), Felix Aderca, et également chez la traductrice de

la version intégrale de Proust, Irina Mavrodin. Si le premier, écrivain et traducteur à la fois, parle déjà en 1924 de la « nature multiple, symphoniquement orchestrée » de la *Recherche*, qu'il rend seulement fragmentairement en roumain, la deuxième, poète, essayiste, traductrice et également « poéticienne » de la traduction, parle dans sa préface de la nécessité d'entrer dans le rythme de Proust, de suivre ses détours compliqués, tout en faisant attention à l'ordre des mots qui se répondent et se correspondent, devenant des leitmotivs : « [...] il faut essayer la performance de garder la longueur, le rythme, les détours compliqués et, dans la mesure où la langue roumaine le permet, même l'ordre des mots [...] un ordre qui a son importance » (Mavrodin, Préface 9).

La traductrice et traductologue Irina Mavrodin est presque toujours doublée par une herméneute de l'œuvre qu'elle traduit ; ainsi, pour elle, la phrase proustienne, pierre de touche pour un traducteur, représente l'exemple, par excellence, d'une « forme-sens » qui correspond au rythme spécifiquement proustien, comparable à la respiration d'un asthmatique. Cette forme-sens, à préserver dans la traduction, caractérise le roman poétique, genre innovateur, que Proust représente, où la frontière entre roman et poésie s'efface : « Caractérisé par sa poéticité (par sa fonction poétique), le nouveau roman français initié par Proust nous oblige à constater que la délimitation rigide entre la poésie et le roman [...] n'est plus opérante » (Mavrodin, *Romanul poetic* 7 ; notre traduction).

Partisane d'une poïétique/poétique de la traduction, la théoricienne et praticienne de la traduction Irina Mavrodin, doublée d'une historienne et critique de la littérature française, parle d'une « technique » de traduction découverte au cours de la téméraire entreprise de retraduire Proust, d'un type de connaissance particulière donnée par l'intimité de la traduction du chef-d'œuvre et de l'avantage de connaître la réaction du public, durant cette difficile expérience du traduire, nommé aussi le « faire » traduisant. Elle a travaillé pendant treize ans (1987-2000) à la traduction intégrale de Proust par un unique traducteur, traduction qui lui a valu de nombreux prix : le titre de « Chevalier des Arts et des Lettres » (1992), le Prix « Iulia Hașdeu » (1998), le Prix de l'Union des Écrivains (2002), le Prix « 14 Juillet » (2004) ou le Prix de l'Académie Roumaine (2011).

Au bout de cette brève analyse d'un appareil paratextuel, considéré par nous représentatif pour l'évolution de la réflexion sur la traduction et son rapport à la littérature qui l'intègre, nous retenons le parcours depuis la voix du traducteur à celle du critique littéraire, ensuite à celle du traducteur-essayiste pour arriver à la voix du traducteur-traductologue, qui tous, d'une façon ou d'une autre, place la traduction dans un contexte, plus ou moins problématique, plus ou moins favorable à son insertion dans la langue et la culture roumaine.

L'appareil paratextuel sur la retraduction : critiques des traductions

Doamna Bovary par D.T. Sarafoff : un projet de retraduction et de restauration

Dans la dernière partie de notre article, nous nous arrêtons à l'appareil paratextuel (préface, note du traducteur et présentation de l'éditeur) qui pose, explicitement ou implicitement, le problème de la retraduction de *Madame Bovary* de Flaubert et procède

à une critique des traductions précédentes, critique dont l'importance commence à être reconnue à notre époque. « En somme », pense Marc Charron, « je considère la critique des traductions comme un des piliers de la critique littéraire, [...] de plus en plus présent, dans le contexte actuel de la mondialisation de la littérature » (2014 : 28). Elle est d'ailleurs difficile à séparer du processus même de la traduction : « [...] la critique de la traduction est pour moi inséparable de l'acte même de traduction et donc, d'une certaine façon, une traduction qui se fait contre les manières habituelles de traduire est, en elle-même, une critique de traduction » (Meschonnic, 2005 : 11).

Parmi les traductions en volume du roman flaubertien en roumain (1909, 1940, 1956, 2000, 2010), les deux dernières sont pourvues d'un appareil paratextuel signé par le traducteur, doublé d'un critique de la traduction, qui rend visible sa démarche, se constituant en une retraduction « contre » la version « canonique » pour celle de 2000, « contre » les deux précédentes, pour celle de 2010. Nous avons affaire à des retraductions, au sens restreint du terme, c'est-à-dire des nouvelles versions, ayant pour but de corriger et d'améliorer une ou plusieurs versions précédentes. Il faut signaler le tournant dans la rhétorique des préfaces des traductions roumaines de *Madame Bovary*, correspondant, vraisemblablement, à un tout autre type de projet traductif, en général, marqué par la retraduction des chefs-d'œuvre surtout après 1989, année de la chute du communisme en Roumanie. L'espace paratextuel semble ainsi devenir non pas uniquement un lieu de présentation du texte original et traduit mais également (ou surtout) un espace de « résolution d'une tension », pour reprendre l'opinion de Maïca Sanconie (174) tension entre le texte et son traducteur, mais aussi, à ce que montre notre corpus, entre la traduction antérieure et la retraduction.

Les deux retraductions déjà évoquées ont à l'origine un travail didactique d'analyse critique de la traduction de Demostene Botez de 1956, devenue canonique par ses nombreuses rééditions et sa publication dans les œuvres complètes des Flaubert en roumain. La préface de Ioan Pânzaru dans la traduction de 2000 et la postface de Florica Ciodaru-Courriol dans la traduction de 2010 sont toutes les deux structurées autour d'une rhétorique de la contestation dirigée contre la traduction de Demostene Botez, à qui on reconnaît certains mérites, jugés dans le contexte des années '50. Il s'agit implicitement d'une rhétorique de la reconnaissance, mais surtout de l'une justificative d'un projet traductif correcteur, réviseur, renouvelant. Dans sa préface, Ioan Pânzaru, universitaire, historien et critique littéraire, s'intéresse également à la représentation romanesque et à la démarche traduisante. Dans la posture de critique littéraire, de traducteur et, en l'occurrence, de critique des traductions, il déploie une série d'arguments pour montrer la désuétude de la traduction antérieure. Il en inventorie les types de modifications et d'erreurs (tendance à l'enjolivement, omission des termes techniques, censure idéologique, attitude « paternaliste » et « protective » envers le lecteur), analyse les stratégies traductives inappropriées, imputables parfois aux exigences éditoriales et à la mentalité sur la traduction de l'époque et arrive à la conclusion qu'elle est inacceptable aujourd'hui « pour un éditeur qui respecte son public » (Pânzaru, Préface 22). Par ailleurs, Ioan Pânzaru, le traducteur et coordinateur de la traduction des dix-sept étudiants qui ont travaillé sur le texte de Flaubert, considère la traduction précédente comme équilibrée,

globalement correcte, respectueuse des normes littéraires de son époque et avoue même en avoir repris quelques bonnes solutions.

Le traducteur et surtout le critique de la traduction conteste certaines solutions de traduction qui concernent strictement la correspondance des deux systèmes linguistiques (des idiomes traduits littéralement), mais aussi des stratégies d'ordre esthétique/normatif (embellir le texte, éviter les répétitions, réduire le niveau de technicité de quelques termes, gommer certaines allusions sexuelles ou autres qui n'auraient pas pu être acceptées par la censure de l'époque). Le projet traductif est également, dans l'optique de l'auteur, récupératif, car il se propose de « restaurer » par la retraduction le chef-d'œuvre flaubertien, ce qui veut dire refaire, dans la mesure du possible, l'aspect original, sans ajout ou omission de matière, sans sacrifice des allusions et des termes de spécialité. Au-delà des remarques ponctuelles sur le texte de son prédécesseur et les pratiques traductives de son époque, Ioan Pânzaru construit tout un discours sur ce que devrait être une « traduction authentique », sur les limites de la liberté du traducteur littéraire : « L'authenticité [de la traduction] signifie la capacité de transporter le lecteur dans le contexte du pays et de l'époque, de le familiariser avec la période culturelle de l'œuvre, et non pas de vulgariser en actualisant le texte. Le traducteur est artiste dans la mesure où il se sert des moyens de sa langue maternelle actuelle pour obtenir les effets les plus proches de ce qu'il pense être, en spécialiste averti, l'intentionnalité de l'œuvre dans son contexte » (notre traduction). L'idée du traducteur en spécialiste averti explique, sans doute, la structuration de la préface où le critique et l'historien littéraire accompagnent et soutiennent constamment le traducteur et le critique de la traduction en vue de bien « restaurer » la traduction comme toute œuvre d'art qui fait partie du patrimoine.

Madame Bovary par Florica Ciodaru-Courriol : un projet de retraduction à visée didactique

Florica Ciodaru-Courriol assume, par sa préface, une multiple posture : professeur, critique littéraire, traducteur et traductologue, notamment critique des traductions. Il est à remarquer qu'elle garde (et c'est pour la première fois qu'un tel geste traductif se fait chez nous à propos de Flaubert) le titre original, ce qui est, selon nous, une solution adéquate et courageuse, qui attire déjà l'attention sur un espace culturel et sur la notoriété de l'œuvre. Déclarant avoir travaillé dans des « conditions idéales », grâce à la collaboration permanente avec un locuteur natif de formation littéraire et à l'accès au manuscrit de Flaubert, elle cible son analyse sur les retraductions antérieures, qu'elle conteste en égale mesure. Après une fugitive et vague appréciation globale – « le style des traducteurs était relativement satisfaisant pour un lecteur habituel » (Ciodaru-Courriol 409) –, elle s'en prend à des solutions ponctuelles et justifie ses propres choix. La traductrice-traductologue emploie expressément le terme « retraduction » et évoque quelques repères des théories de la traduction. Malgré cela, le public visé est assez large (élèves, étudiants, professeurs, passionnés de littérature), à la différence de Ioan Pânzaru, qui s'adresse plutôt à un public connaisseur.

La traduction publiée chez ART est précédée par une « Note biobibliographique » sur Flaubert et suivie d'une ample « Note du traducteur » d'une dizaine de pages, ressemblant à une postface, et comporte quatre-vingt-onze notes du traducteur en bas de page, ce qui semble un peu excessif vu le titre de la collection, ART Clasic, ce qui suppose un lecteur instruit et non une visée didactique. Tout cet appareil paratextuel est rédigé par la traductrice. La présentation éditoriale sur la quatrième couverture annonce une nouvelle traduction, en version intégrale.

Dans sa note-postface, Florica Ciodaru-Courriol prend d'abord le vêtement du critique littéraire et présente brièvement (trois pages) le mythe de Flaubert pour souligner la richesse du roman traduit et ses nombreuses « potentialités interprétatives » (Ciodaru-Courriol 408). Elle embrasse ensuite le ton du critique des traductions, dont la principale visée est celle de Demostene Botez, et propose une fine et argumentée analyse des solutions fautives, caduques ou inacceptables, allant jusqu'au contresens.

Avec beaucoup de « vigilance », considérée d'ailleurs une qualité importante du traducteur, la traductrice-traductologue signale l'emploi des termes autochtones, inappropriés dans le contexte culturel français comme *pestelcă* pour rendre le « tablier » ou *opinci* pour « chaussures », termes qui expriment involontairement, peut-être, une tendance à l'acclimatation, peu acceptable au XXI^e siècle, mais encore pratiquée dans les années '50.

Dans sa note-postface, la traductrice s'arrête fugitivement aux problèmes de l'éthique de la traduction, de l'honnêteté du traducteur et rappelle quelques tendances (sourcières et ciblistes) dans la traductologie, ce qui renforce l'impression d'une visée didactique, déjà donnée par les nombreuses notes infrapaginales.

On retient des paratextes rédigés par Ioan Pânzaru et Florica Ciodaru-Courriol une critique des traductions faites par des traducteurs-universitaires avisés où les côtés traductologique et didactique ne manquent pas et où le projet de retraduction est bien défini. Dans le cas de Ioan Pânzaru, le projet de retraduction est doublé d'un très intéressant projet de restauration, en vue d'aboutir à une traduction authentique. On y remarque aussi que l'histoire et la critique littéraire renforcent et parfois concurrencent la critique des traductions dans le but d'assurer une meilleure insertion d'un « des plus importants romans français » dans la langue et la culture roumaine, autrement dit, dans son patrimoine d'accueil.

Conclusion

Le parcours paratextuel, choisi par nous, commencé à la fin du XIX^e siècle et arrêté provisoirement au XXI^e siècle, permet de constater l'émergence progressive d'une conscience traductive et parfois traductologique dans l'espace roumain, préoccupée par la dimension dialogique de la traduction, par l'insertion des œuvres canoniques traduites dans une autre culture. Cette conscience traductive qui s'interroge constamment sur le rapport entre traduction et littérature d'origine, entre traduction et littérature d'accueil, sur l'insertion de l'une dans l'autre et leurs rapports mutuels est une preuve de maturité culturelle. Mais, comme on le sait, l'insertion de la traduction dans une culture n'est

jamais définitive, car l'évolution de la langue, le développement de la littérature, la métamorphose des genres, le changement des mentalités, différentes d'une époque à l'autre, de plus en plus ouvertes à l'époque de la globalisation, imposent d'autres exigences et supposent un horizon d'attente nouveau. Comme le dit si bien Jean Delisle, la traduction peut être un véritable baromètre, également un catalyseur, mais aussi un modérateur et un modulateur de littérature et de culture. Si la traduction, comme nous le montre son histoire dans l'espace culturel roumain, a pu être ressentie, à un moment donné, tel un danger pour le développement de la littérature nationale, encore à ses débuts et tâtonnements à l'époque de *Dacia literară* de Kogălniceanu, assez vite les gens de lettres ont distingué entre la bonne et utile traduction et l'autre, facile et « absurde », par le manque de valeur littéraire des textes traduits.

Déjà à la fin du XIX^e siècle, une préface comme celle d'Ibrăileanu-Vraja, montre que les plus importants problèmes soulevés par la traduction et son rapport à la littérature préoccupent le traducteur. Nous pensons notamment à l'insuffisant développement de la langue, aux stratégies des emprunts et des néologismes, au faible développement du genre romanesque dans la culture d'accueil, au contact des deux langues et cultures source et cible, à un certain bilinguisme pour le public instruit, qui tous jouent dans l'acte du traduire et influent sur les décisions du traducteur. Ce dernier, parfois, fort de son expérience du traduire, évolue vers sa propre écriture, comme c'est le cas de tant d'écrivains partout dans le monde et chez nous à propos des versions roumaines de Maupassant d'Ibrăileanu et de Sadoveanu.

Au milieu du XX^e siècle, la traduction d'une œuvre comme celle de Proust en version intégrale est un événement qui comble un retard inquiétant pour la culture roumaine, réparé partiellement par le travail d'un traducteur, érudit et musicologue, comme Radu Cioculescu, capable de rendre la « fastueuse orchestration » proustienne. Cette dernière préoccupe, cinquante ans plus tard, la traductrice et poéticienne de la traduction Irina Mavrodin, qui retraduit Proust pour un public contemporain, en réfléchissant, en égale mesure, au rythme proustien avec ses détours et au roman poétique qu'il propose, mais sans s'en prendre aux versions antérieures pour les évaluer, comme feront au début du XXI^e siècle les retraducteurs de *Madame Bovary*, devenus, à l'occasion, des critiques des traductions, avec des projets retraductifs bien argumentés. Si en 1945 Tudor Vianu esquisse une pertinente critique de la version de Cioculescu, s'arrêtant surtout au macro-texte, les retraducteurs Ioan Pânzaru et Florica Ciodaru-Courriol procèdent à une fugitive évaluation globale des versions antérieures, s'arrêtant, en échange, longuement sur le micro-texte et les solutions ponctuelles inadéquates pour le lecteur contemporain. Les deux critiques-retraducteurs sont doublés chacun d'un historien et critique littéraire et soutenus et accueillis par des maisons d'éditions qui se font un devoir de publier de nouvelles versions du roman flaubertien.

Nous finissons par rappeler un projet révélateur pour le rapport traduction/littérature : la retraduction de Ioan Pânzaru, visant une traduction « authentique », à même de « restaurer » un chef-d'œuvre retraduit pour un public contemporain et de renouveler, de la sorte, son insertion dans le patrimoine de la culture roumaine, ce qui illustre bien la mise en rapport que la traduction/retraduction ne finit pas d'accomplir.

NOTE

- ¹ Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophones: histoire, réception, critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie primaire

- Flaubert, Gustave. *Madame Bovary*. Paris: Le livre de poche, 1999.
- Flaubert, Gustave. *Doamna Bovary*. Trad. Demostene Botez. Bucurest: Editura Minerva, 1970.
- Flaubert, Gustave. *Doamna Bovary*. Trad. D.T. Sarafoff. Iași: Polirom, 2000.
- Pânzaru, Ioan. Préface. *Doamna Bovary*. Par Gustave Flaubert. Trad. D.T. Sarafoff. Iași: Polirom, 2000.
- Flaubert, Gustave. *Madame Bovary Moravuri de provincie*. Trad. Florica Ciodaru-Courriol. Bucurest: Editura ART, 2010.
- Ciodaru-Courriol, Florica. « Note du traducteur ». *Madame Bovary Moravuri de provincie*. Par Gustave Flaubert. Trad. Florica Ciodaru-Courriol. Bucurest: Editura ART, 2010: 405-414.
- de Maupassant, Guy. *Bel-Ami*. Trad. Cezar Vraja. Craiova: Samitca, 1896.
- Vraja, Cezar. Préface. *Bel-Ami*. Par Guy de Maupassant. Trad. Cezar Vraja. Craiova: Institutul de Editură Ralian și Ignat Samitca, 1896: i-viii.
- Proust, Marcel. *Swann*. Trad. Radu Cioculescu. Bucurest: Editura pentru Literatură, 1968.
- Vianu, Tudor. « Cuvânt înainte ». *Swann*. Par Marcel Proust. Trad. Radu Cioculescu. Bucurest: Editura pentru Literatură, 1968. i-lxx.
- Proust, Marcel. *Opere*. Vol. 1-3. *În căutarea timpului pierdut*. Trad. Irina Mavrodin. Bucurest: Editura Fundației Naționale pentru Știință și Artă, 2011.
- Mavrodin, Irina. Préface. *Opere*. Vol. 1-3. *În căutarea timpului pierdut*. Par Marcel Proust. Trad. Irina Mavrodin. Bucurest: Editura Fundației Naționale pentru Știință și Artă, 2011.

Bibliographie secondaire

- Ballard, Michel. *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Lille: Presses Universitaires de Lille, 1992.
- Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger: Culture et traduction dans l'Allemagne romantique: Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*. Paris: Gallimard, 1984.
- Chevrel, Yves. « Introduction: la retraduction—und kein Ende ». *La retraduction*. Eds. Robert Kahn, Catriona Seth. Rouen, Le Havre: Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2010: 11-20.
- Chevrel, Yves et Jean-Yves Masson. « Avant-propos. » *Histoire des traductions en langue française, XIX^e siècle*. Eds. Yves Chevrel, Lieven D'hulst et Christine Lombez. Paris: Verdier, 2012.
- Delisle, Jean. « Dimension culturelle de certaines fonctions de la traduction ». *Atelier de traduction* 21 (2014): 37-62.
- Lungu-Badea, Georgiana, ed. *Repertoriul traducerilor românești din limbile franceză, italiană, spaniolă (secolele al XVIII-lea și al XIX-lea): Studii de istorie a traducerii (II)*. Timișoara: Editura Universității de Vest, 2006.
- Lungu-Badea, Georgiana. « Traducționita lui Mihail Kogălniceanu ». *Ideii și metaidei traductive românești (secolele XVI-XXI)*. Timișoara: Editura Eurostampa, 2013: 81-88.
- Malița, Ramona. « Ion Heliade Rădulescu și Biblioteca Universală: On ne badine pas avec la traduction ». *Un capitol de traductologie românească. Studii de istorie a traducerii (III)*. Ed. Georgiana Lungu-Badea. Timișoara: Editura Universității de Vest, 2008: 169-182.
- Mavrodin, Irina. *Romanul poetic: Eseu despre romanul francez modern*. Bucurest: Editura Univers, 1977.
- Sanconie, Maica. « Préface, postface ou deux états du commentaire par des traducteurs ». *De la traduction comme commentaire au commentaire de traduction*. No. spéc. de *Palimpsestes* 20 (2007): 161-176.
- Telea, Coralia. « George Barițiu. Note asupra importanței traducerilor în formarea și evoluția limbilor naționale ». *Un capitol de traductologie românească. Studii de istorie a traducerii (III)*. Ed. Georgiana Lungu-Badea. Timișoara: Editura Universității de Vest, 2008: 195-210.